

Mais ici, un grand potcau, avec ces deux légendes :

IMBÉCILLITÉ.—INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots ; devant nous, les penseurs.

Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers !—Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt ;—atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard ;—froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quaterons du penseur ; et les penseurs à idée toute entière, mais seule ;—brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop ;—et enfin, loin de tous, les rares habitants d'un autre Eldorado : les penseurs cumulant l'esprit et le bon sens ; les hommes qui pensent juste à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur ; le soleil, toujours tiède ; et la nature, incessamment féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographier. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un second voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Discours sur l'Histoire.

(Suite et fin.)

L'empire immense que gouvernait cette main géantesque se démembre. De ses morcellements se forment des Etats nouveaux ; partout s'élèvent des souverainetés indépendantes ; partout paraissent bientôt la guerre, l'oppression du faible, la violation des droits. L'Europe, encore dans la jeunesse de la civilisation, va périr ; la papauté s'en déclare la tutrice ; elle accepte la domination que les peuples lui décernent ; elle se fait, pour un temps, souveraine des souverains ; tous, sentant le besoin de son autorité, s'y soumettent de plein gré ; alors que la guerre s'élève entre les rois, aussitôt le Pontife envoie ses délégués, qui concilient toujours, souvent ordonnent la paix. Que des hostilités perpétuelles arment, les uns contre les autres, les princes, les ducs, les barons, l'Eglise fait entendre ce mot solennel : TREVE, TREVE, AU NOM DU SEIGNEUR. Que les souverains, violant les lois de la morale chrétienne, veuillent, au gré de leur passion, recourir chaque jour au divorce, la voix de l'épouse délaissée crie : Rome ! Rome ! L'Evangélique de la ville sainte l'entend, et il venge ses droits. Que des empereurs et des rois usurpent les possessions étrangères que convoite leur ambition, ou qu'oppriment leurs peuples, ils veuillent leur ravir la liberté, ce bien inaliénable, les franchises populaires trouvent aussitôt dans le pontife un suprême défenseur qui vient mettre le pied sur le cou de ces princes ou de ces nobles trop souvent tyrans de leurs sujets. Et quand ils résistaient à la parole du vicair du Christ, alors la foudre du Vatican grondait, et frappant les têtes superbes, souvent rétablissait l'ordre, la morale et la justice.

Plus tard les princes méconnaurent cette autorité à laquelle ils s'étaient soumis eux-mêmes. Les papes luttèrent pour la maintenir, tant qu'ils crurent qu'elle était nécessaire au bien général de l'Eglise et de la société. Lorsqu'ils pensèrent qu'elle devenait moins utile, que l'Europe plus civilisée avait moins besoin d'une tutelle semblable, ils s'en dessaisirent.

Voilà comme nous a paru devoir être considérée la fameuse question qui eut un si grand retentissement au moyen âge, la querelle du Sacerdoce et de l'Empire.

L'Eglise seule contre toutes les attaques maintint la liberté des nations et les droits de l'humanité. Telle nous la montre l'histoire de cette époque ; histoire pittoresque et scintillante de hauts faits, d'étranges événements, où la religion apparaît comme le roc sur lequel les flots d'une mer houleuse étaient contraints de se refouler jusqu'au fond de l'abîme.

Cependant un autre spectacle attire nos regards. Il y avait déjà plusieurs siècles, un homme avait paru dans l'Orient prêchant un dogme nouveau. Il le persuadait aux peuples par la force du glaive et la séduction de la volupté, et ceux-ci tombaient vaincus ou séduits. L'étendard du croissant flottait sur l'Asie et l'Afrique. Bientôt il se montre en Europe ; la croix recule. L'Islamisme domine l'Espagne ; il envahit la France, mais là le marteau de l'aïeul de Charlemagne l'écrase. Pendant trois siècles il continue ailleurs ses ravages, et ses flots débordant la Méditerranée menaçaient souvent d'inonder une grande partie de l'Europe. Comment va s'arrêter le fleau ? le Seigneur rappelle à la piété des peuples chrétiens que le tombeau du Christ, du Sauveur des hommes, est profané par l'impie musulman. Tout à coup un cri d'enthousiasme retentit dans toute la chrétienté. "Dieu le veut ! Dieu le veut !" Et l'Europe se lève et tombe en masse sur l'Asie. Là se fait une guerre d'acharnement, de prodiges de valeur, d'héroïsme, tel que le monde n'en vit jamais. La chrétienté ne conquiert que pour un moment le sépulcre, objet de ses efforts. Mais la force de l'Islamisme est brisée. L'Europe ne craindra plus son envahissement ; et puis de ce mouvement des peuples occidentaux, de ces courses lointaines à travers les terres et les mers, de ce broiement de toutes les nations, la Providence avait fait sortir un ordre social nouveau, un adoucissement au sort politique et matériel des peuples, des routes inconnues pour la propagation de l'Evangile, une foule de connaissances en tout genre, qui firent marcher les peuples avec un progrès rapide dans les voies de la civilisation.

L'Europe s'avancait, perfectionnant ses institutions ; un élan général se remarquait dans la société intellectuelle. Mais les routes nouvelles qui s'ouvrirent aux esprits leur inspirèrent le désir effréné de porter partout les regards inquiets et curieux d'une raison téméraire et bornée. D'une autre part, les liens de la morale s'étaient extraordinairement relâchés dans toutes les parties du corps social. Puis on s'éprit soudain d'un enthousiasme pour la littérature païenne, qui fit abandonner l'étude approfondie de l'esprit du christianisme. Ajoutez à cela des abus de l'autorité ecclésiastique. Que va-t-il advenir de ces causes diverses ? j'entends un murmure sourd et menaçant qui gronde de côté et d'autre. Tout-à-coup un cri s'élève : Plus d'autorité en matière de religion ; des voix nombreuses font écho. C'en est fait, l'unité religieuse de l'Europe est rompue. La Providence punit la société du schisme qui la déchire ; les guerres religieuses s'élèvent acharnées, violentes. Pendant plus d'un siècle, depuis la ligue de Smalcade jusqu'au traité de Westphalie, le sang coule par la plaie que la réforme a ouverte. Le catholicisme fit des pertes, il les compensa d'abord par une sagesse réformation de sa discipline, et puis il se vit ouvrir tout à coup des contrées vastes et inconnues.

Un homme, poussé par un instinct invincible, avait dit : il y a un autre monde, et l'on se prit à rire de ses paroles ; cependant pour n'être plus importuné de ses instances ; on le laisse partir pour chercher ce monde qu'il rêvait ; il le trouve ; l'Amérique est découverte ; l'ambition et la cupidité tressaillent de joie ; l'un y voit des terres à conquérir, l'autre des trésors à amas-

ser. Etait-ce pour cela que la Providence avait fait sortir des ondes un monde nouveau ? L'Eglise croit que c'est pour étendre l'empire de la foi. Elle envoie elle aussi des conquérants, non des Cortès et des Pizarre pour répandre le sang, mais des missionnaires qui régèneront ces peuples sauvages, et courbent l'Amérique sous l'étendard de la croix.

Revenons en Europe. Les guerres religieuses avaient cessé ! La société avait pris un aspect plus tranquille ; les principes de l'ordre et de la morale repaissaient dans les esprits et la conduite. Un siècle de splendeur se lève sur le monde ; Louis XIV rayonne, avec son cortège d'hommes illustres en tout genre ; les lettres, les sciences, les arts font voir de magnifiques produits de l'esprit humain ; la civilisation paraît atteindre un degré inconnu peut-être jusque-là ; mais ce siècle, si grand sous tant de rapports, fut incomplet et imprévoyant ; entre autres erreurs, il ne tint pas assez compte du sort politique des peuples, et il isola trop la religion des autres objets des connaissances humaines.

Un autre siècle paraît. Il commence sa vie dans la corruption et la débauche ; il la continue dans le délire des plus folles extravagances de l'esprit, et il la termine frénétique et barbare, en se plongeant dans un bain de sang. La philosophie avait dit : Détruisons tout le passé, à moi de régénérer le monde. Dieu la laisse faire, il dit à l'avenir : regarde, je vais donner une leçon et un exemple à la terre, c'est la France qui en fera les frais.

Alors une nouvelle espèce d'êtres, en qui s'était incarnée une parole, sortie de l'enfer, image de l'intelligence satanique, apparaît se ruant sur tout ce qui était bien, hurlant ces épouvantables cris : A bas Dieu et son culte. Armés du râteau niveleur de la philosophie, ils s'efforcent d'abattre toutes les têtes qui ne rampaient pas à la bassesse de leur immoralité et de leur ignorance. Entendez le bruit de la hache qui démolit, de la flamme qui consume, du fer qui tombe en tranchant les têtes, des gémissements des milliers de victimes souffrant sur l'échafaud, dans les prisons ou dans l'exil. Trône, autel, religion, morale, institutions, droits antiques, tout croule, tout péricule. La débauche, sous le nom de la Raison, est la divinité qu'on adore, et la guillotine est sa prêtresse : qui va de ville en ville lui faire le sacrifice de tout ce qu'il y a de grand, de noble et de religieux.

Dieu dit : C'est assez. La terreur cesse. Le désordre continue encore. Il faut qu'il finisse aussi. Le Tout-Puissant s'est choisi un instrument de ses desseins pour rétablir l'ordre en France, et châtier les cours criminelles qui avaient favorisé les principes que le siècle avait proclamés.

Voyez ce jeune guerrier qui paraît tout à coup. Ses premières armes ont été la conquête de l'Italie. Il arrive de l'Orient, où il a été inscrire son nom à côté de ceux d'Alexandre et de César, et faire contempler sa gloire aux quarante siècles dont les ombres errent autour des Pyramides. Il dit à ceux qui désolaient la France : sortez, cédez-moi la place. Ceux-ci ne font pas la moindre résistance. Ils obéissent. Et puis ces hommes qui avaient tout renversé au nom de la liberté, se prosternent devant lui, rampent dans la poussière à ses pieds, et bientôt ils crient : Vive l'empereur. Lui, foulant de son talon ces vilains esclaves, défait leur œuvre, il ouvre les temples, rétablit les institutions, remet l'ordre partout. Puis il dit à la victoire : suis-moi. Elle part avec lui. Les voila qui parcourent l'Europe. Une main toute-puissante semble guider le conquérant dans sa marche. Prompt, terrible comme la foudre, il éblouit, il écrase ses ennemis. Ceux-ci, descendant de leurs trônes, viennent à ses genoux